Zeitschrift: Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung

Herausgeber: Schweizerische Stiftung Für das Alter

Band: 19 (1941)

Heft: 3

Artikel: Vieux Montagnards

Autor: H.L.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-722641

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vieux Montagnards.

Là-haut sur la montagne! Ils sont là, ces vieux montagnards. Calmes, paisibles comme la montagne, ils vivent pour elle et par elle. Ils ne forment qu'un tout: la ferme, le pré, le sapin qui se dresse fièrement, la roche abrupte et eux, ils sont la montagne. Mais parfois, elle les prend, les ensorcelle et les tient si fort qu'ils en meurent.

Je connais très bien le père Daniel. Son âge? Qui le sait. On l'a toujours connu vieux. Il habite la ferme du Braton. C'est une masure, petite comme lui, délabrée, aux murs gris, au toit moussu. Elle est là, plantée sur la crête, au milieu des verts pâturages, près de la forêt qui hurle les soirs d'hiver. Elle geint, la maisonnette, lorsque le vent souffle, car là-haut, il y a le vent et le père Daniel geint avec elle car le vent amène le froid et les rhumatismes.

Ah! ce père Daniel, si vous le connaissiez, des yeux de fouine, petit, fureteur, malin, braconnier, vivant en marge de la loi et de la société. La montagne ne connaît pas la loi rigide, imprimée sur un papier officiel.

La loi, c'est la vie rude, simple, fruste, le pré en pente, le champ qui ne rapporte rien, si jour et nuit on n'est pas à suer sur cette glèbe aride. Voilà la loi. Elle est simple, courte et compréhensible pour tous. Daniel, depuis des décades qu'il vit là-haut n'en connaît pas d'autre.

L'été il fait beau là-haut, mais l'hiver est si froid! Alors le doute assaille le fermier du Braton comme la gelée s'attache aux rameaux dénudés. C'est alors qu'il tourne ses regards du côté de la vallée qu'il lorgnait avec mépris lorsque brillait le soleil. Et de temps à autre par une neige qui crie sous les pas, on voit descendre du chemin de la montagne, un petit vieux, une canne à la main, des balais sous l'autre bras. Il vient au village vendre les balais qu'il confectionna lui-même avec les fines baguettes des buissons. Il vient surtout voir le monde. Il regarde un peu hébété. Il entre à l'auberge se tient coi dans un coin n'ose pas lever les yeux et songe.

— Ça va père Daniel?

— Ha, Ha! quel froid. J'ai trouvé hier un renard gelé.

— Il faut le porter au gendarme.

Le gendarme, ça ce n'est plus la montagne, ce n'est plus la liberté.

Cette pensée le rend mélancolique.

— Que faites-vous tout seul là-haut?

— J'y vis . . . et il soupire.

— Patience, le printemps viendra.

Alors sa figure s'éclaire, il pense au printemps et tout renaît. La montagne revit. Il est heureux.

Là-haut, oui là-haut un jour, il s'est éteint. On a descendu son cercueil sur une charrette que trainait un vieux cheval borgne. Il y avait pour l'accompagner au cimetière trois personnes et M. le pasteur. Ce dernier a prié sur la tombe et a dit:

„J'élève mes yeux vers les montagnes d'où nous vient le secours. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu."

Le père Daniel a levé les yeux vers les montagnes et il a connu le vrai secours, non pas une aide bienveillante ou l'assistance discrète, mais la force de vivre pour avoir toujours le cœur pur comme l'air là-haut qui gonflait sa poitrine et le ranimait d'un sang nouveau. —

Mme Wyss est née à la Tanne. Elle y a grandi, elle y a aimé et puis un jour, elle est partie parce que le village les prend.

La Tanne est un domaine qui permet l'élevage de sept pièces de bétail. Il est situé dans une petite combe, entourée d'une cirque de pâturages et de forêts. Il y a une fontaine devant la maison. L'eau coule et chante comme la vie, car il fait bon là-haut à 1200 mètres d'altitude. Mme Wyss a toujours habité la montagne. Petite, elle courait sur le sentier pierreux, puis elle dévalait la pente verte et roulait dans les broussailles. Elle allait à l'école au village. Il fallait marcher pendant deux heures. Elle

n'aimait pas la classe, car elle était sauvage. Lorsqu'elle devint grande, elle aima ce grand luron du Pré Devant, un gars aux fortes épaules qui fauchait et trayait bien. Elle se maria un jour de printemps et toute la montagne chantait quand elle revint de ses noces. Un oisillon voleta dans la cuisine sombre au sol recouvert de grosses pierres disjointes. C'était le bonheur! D'autres oisillons peuplèrent le nid et petits, ils avaient déjà l'air calme des montagnards. Il y eut douze enfants. Un ou deux moururent, elle ne s'en souvient plus. Sa mère vivait avec elle, vivait, cela était façon de dire car on ne la voyait guère dans la maison, la vaillante femme courait d'une ferme à l'autre soignant les mamans qui venaient de mettre au monde les beaux enfants roses. La montagne rend prolifique, pourtant la vie n'y est pas aisée mais à cette école là on devient des lutteurs. — Douze enfants! Ah, il en fallait du pain. On buvait du café noir. Dans la forêt, pendant la morte saison, le père tapait dur. Il était paysan, bûcheron et han! et han! sa hache s'enfonçait dans le bois qui craquait sous l'effort.

Ces souvenirs, elles les raconte aujourd'hui devant la maison du village, car elle est descendue de la montagne. Les années passent — les jeunes grandissent et abandonnent la terre. Ils viennent au village comme les villageois émigrent à la ville. Ils croyent la vie plus facile et partent de la montagne. Les parents suivent les enfants, car là-haut, on a encore l'esprit de famille.

Mère Wyss raconte. Elle est maintenant presque aveugle. Les ans pèsent sur les petites épaules. Elle est une grand'maman comme toutes les grand'mamans du monde chérissant les petits-enfants images de leur jeunesse. Elle vit détachée du monde, perdue un peu dans ces forêts et parmi les verts pâturages.

Le troupeau rentre, il est six heures du soir. Des écuries, des cris sortent, des brouettes roulent sur la planche branlante. Le laitier remue des boilles.

— Vous la reconnaîtriez encore votre montagne,

Prof. Hans Bachmann, Am Fenster.

grand'mère, maintenant que vous n'y voyez presque plus?

— Certainement, mes enfants.

— A quoi donc, au chemin qui grimpe si rapide, au coucou qui chante, au merle, à la grive?

— A mieux que cela.

— Au vent dans les feuilles, à la chouette qui huhule les soirs d'été?

— C'est peut-être vrai, mais encore?

— A l'odeur des prés, des muguets, au chant du ruisseau.

— Sans doute. Mais avant... cherchez bien. Mais... à mon cœur battant plus fort. —

Dans la ferme de la Waltogne vivent deux hommes: le père et le fils. Ils sont là seuls, depuis plusieurs années. La femme partie pour le grand voyage les a laissés dans cette maison flanquée sur cette pente raide, aride et sans soleil.

Gottfried Sarner est âgé de 60 ans. Son fils — il a maintenant 35 ans — descend seul au village. Négligé, délaissé, n'ayant pas connu la tendresse maternelle, il vit en sauvage et fuit le monde. Il ne s'arrête jamais et ne salue personne. On le connaît et on n'y fait plus attention.

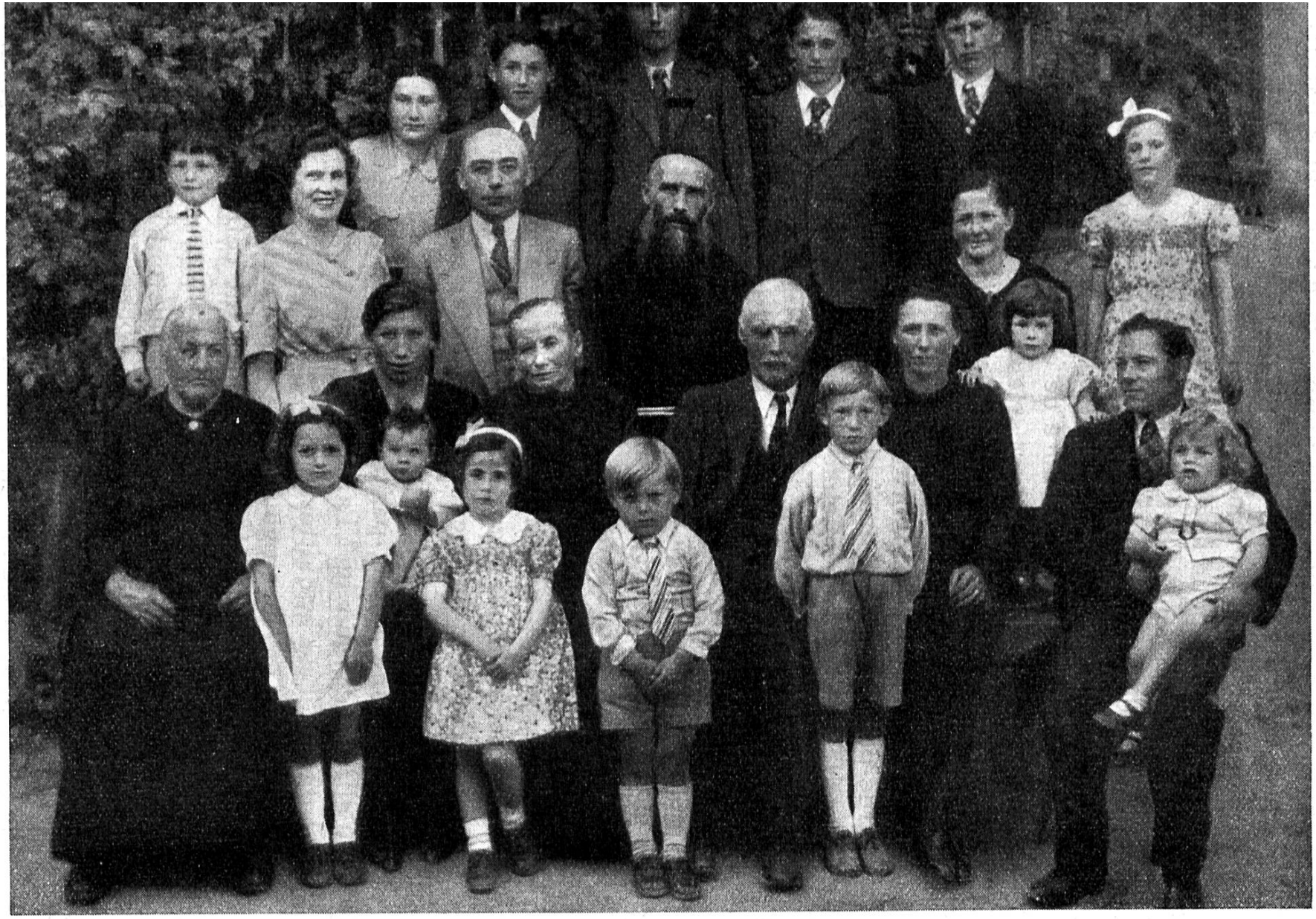
Dans la ferme Sarner on sait pas très bien ce qu'est la propreté. La vie n'y est pas douce comme dans les autres maisons de la montagne. C'est le silence oppressé, ce silence qui sème le noir, le doute et fait surgir le désespoir. La montagne a ensorcelé ces deux êtres, dit-on au village, car ils ne parlent jamais. Entre les deux, il n'y a pas la moindre mésentente, mais on ne parle pas parce qu'on n'a rien à se dire. Voilà tout, c'est l'air de la montagne.

Nous avons passé par là un de ces beaux dimanches. C'était le printemps. Dans le verger aux arbres maigres et délaissés le père Gottfried sommnolait.

— Bonjour M. Sarner.

Le pauvre vieux a fui. Décidément la montagne l'a ensorcelé.

Quelques âmes charitables du village sont montées un jour pour s'enquérir des deux ermites et leur apporter quelque aide. La porte est close, on ne veut pas les laisser entrer. I faut parlementer, convaincre et puis on pénètre dans une chambre triste d'où fuient poules et chats épou-



Noces d'or valaisannes: époux Joseph Claivaz et Rosalie Gay-Balmaz de Vernayaz.

vantés. Au bout d'une demi journée la maisonnette paraît remise en ordre, mais le père qui ne se sent plus chez lui prononce en guise de remerciements:

— Ça suffit pour une fois. Ne venez plus.

Les bonnes âmes sont un peu indignées.

Le garde-police est allé porter les cartes de rationnement dans les fermes. Il en a remis deux à la Waltogne. Sarner n'a rien voulu entendre de cela. Quoi on se méfiait de lui qu'on lui donnait des cartes. Il n'achèterait que ce qui lui était strictement nécessaire. Il n'a jamais abusé des biens de ce monde. Il a toujours vécu et continuera de vivre des produits de son travail. Pas besoin de cartes. Le garde-police a insisté, mais il n'est pas arrivé à faire comprendre ce qu'est l'économie de guerre. Peine perdue.

Je vous le disais bien, la montagne ignore la loi.

Ce site sévère qui entoure la ferme des deux solitaires, ce travail si âpre, cette solitude a pesé sur le cœur du vieux Gottfried. Et pourtant, il ne peut quitter la montagne, c'est plus fort que lui, elle le tient. Il est devenu sombre, la vie lui est amère, douloureuse, tout lui fait mal.

Il résolut d'en finir.

On le trouva, un matin, pendu dans sa grange. Le fils descendit de son pas lent et régulier le long chemin de la montagne et s'en fut chez le maire conter son malheur.

Il n'en pouvait rien, le pauvre bougre, il n'avait rien remarqué. Il ne fallait pas lui en vouloir. Le père mort qu'allait-il devenir lui? Partir. Ah la vie . . . pourtant cette montagne, il ne la quitterait pas.

Il ne fallait pas lui en vouloir. Le père mort qu'allait-il devenir lui? Partir. Ah la vie . . . pourtant cette montagne, il ne la quitterait pas.

Lorsque les autorités de la commune ont pénétré dans la grange, un chat miaulait sous le cadavre balancé par le vent qui semblait pleurer avec la bête.

Là-haut! ces vieux montagnards! ils sont la montagne, elle les tient si fort qu'ils en meurent. H. L.